Georges BOHAS et Jean-Patrick GUILLAUME, *Roman de Baïbars : T. I, Les enfances de Baïbars, T. II, Fleur des Truands; T. III, Les bas-fonds du Caire; T. IV, La chevauchée des fils d'Ismaïl* (avec la collaboration de V. Creusot pour la traduction des T. III et IV, et l'aide de N. Elisséeff et J.-P. Pascual pour la rédaction des notes du T. IV). Paris, Sindbad, 1985-1987.

On ne peut que se réjouir de voir enfin traduit en français un des monuments de la littérature arabe, *Le Roman de Baïbars*. Cette traduction, destinée au grand public, permettra de faire connaître aux lecteurs francophones un chef d'œuvre de la littérature universelle, considéré depuis longtemps avec un mépris superbe, et une ignorance non moins remarquable, par nombre d'orientalistes (cf. les deux articles « Roman de Baïbars » et « Sīrat Baïbars » dans EI[1] et EI[2]). On est en droit d'espérer que, grâce au choix de la maison d'édition Sindbad assurant une large diffusion à l'ouvrage, le *R.B.* jouira d'une notoriété similaire à celle des Mille et Une Nuits, après leur traduction par Antoine Galland, et, surtout, qu'il suscitera enfin l'intérêt des intellectuels arabes, et des orientalistes aussi, pour ce prodigieux témoignage sur le monde arabo-musulman.

La version utilisée par les traducteurs, et réunie par M. Chafīq Imām, ancien conservateur du musée des Arts et Traditions populaires de Damas, se constitue de 300 fascicules, comportant environ 36 000 pages, dont certains n'ont pu être retrouvés. Vraisemblablement rédigée « dans la première moitié du XIX[e] siècle à Alep » (I, 35), cette fantastique masse documentaire représente une « version longue » du Roman, et semble être, par sa « qualité littéraire » (II, 15), une des meilleures recensions de la *Sīra*. En possession d'un manuscrit de telle valeur, les auteurs étaient, en principe, assurés de rendre enfin à la *Sīrat Baybars* sa place légitime dans la littérature arabe ainsi que dans le patrimoine culturel universel.

Ces quatre volumes sont précédés chacun d'une préface — seules les deux premières sont importantes, les deux autres n'étant que des redites — où J.-P.G. fournit brièvement quelques précisions sur les conteurs professionnels et leur répertoire, les différences essentielles entre les Mille et Une Nuits et les romans populaires, le cadre historique de la *Sīra*, le manuscrit utilisé et la méthode de traduction adoptée. Ces diverses préfaces auraient pu être le lieu de se débarrasser de quelques poncifs sur la littérature populaire, les conteurs et les Mille et Une Nuits auxquels nous a habitués le XIX[e] siècle. C'eût été, surtout, l'occasion de répandre quelques idées nouvelles sur ce type de littérature auprès du grand public.

« Les romans populaires se présentent sous forme de récits linéaires mettant en scène un ensemble de personnages principaux, intervenant à des degrés divers dans une multitude d'intrigues étroitement imbriquées les unes dans les autres et menées de front. Tout l'art du conteur consistera précisément à agencer ces différentes intrigues de façon à supprimer les temps morts et à maintenir un suspense quasi permanent... Il n'est pas interdit de penser qu'une structure de ce type s'accordait davantage aux conditions techniques dans lesquelles les conteurs exerçaient leur métier... Il est vraisemblable qu'une telle tâche devait être beaucoup plus facile à réaliser avec les romans qu'avec les contes des Mille et Une Nuits, dont la dimension extrêmement variable aurait dû poser (*sic*) des problèmes de programmation assez difficiles à résoudre » (I, 16-17). Ce qui explique, selon J.-P.G., pourquoi les Mille et Une Nuits ont occupé « une place extrêmement modeste ... dans le répertoire des conteurs professionnels » (I, 16). La démonstration

BCAI 6 (1989) G. Bohas & J.-P. Guillaume: Roman de Baibars, t. I-IV, recensé par P. Coussonnet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

n'est guère convaincante, et les informations fournies par E.W. Lane sur les conteurs du Caire au début du XIX[e] siècle sont insuffisantes pour juger de l'importance des Nuits dans leur répertoire. « Depuis ses plus lointaines origines, en effet, poursuit J.-P.G., le *R.B.* a été pris en charge par ... un ' groupe socio-professionnel ' particulier, celui des conteurs publics » (II, 13). Nous aimerions qu'on nous le démontre ou que ces affirmations soient quelque peu étayées.

« Œuvre d'un conteur de génie ... ce texte se situe réellement parmi les grandes réussites de la littérature populaire de tous les lieux et de tous les temps » (II, 15-16). Mais sommes-nous véritablement en présence, ici, de littérature populaire ? Cette idée toute faite, pas plus démontrée que les affirmations précédentes, n'apporte rien ni au grand public ni au spécialiste. Que ces récits aient fini par tomber dans la littérature populaire, nous en convenons, encore qu'il faudrait en indiquer les causes, mais qu'ils aient appartenu à ce genre dès leur origine, rien n'est moins sûr. Ne faudrait-il pas plutôt voir dans ces « romans populaires », tels ceux de Baïbars ou de certains cycles des Mille et Une Nuits, « ʿAǧīb et Ġarīb » par exemple (cf. les analyses d'A. Miquel à ce propos), l'expression d'une offensive idéologique, promue et soutenue par les pouvoirs politiques de l'époque, l'ayyubide et le mamluk, dans leur lutte contre les Croisés ? Certes, cela n'est qu'une hypothèse mais qui nous semble ouvrir des perspectives bien plus intéressantes, notamment sur le statut et le rôle des conteurs, de la littérature d'imagination et de ses réseaux de diffusion, que de reprendre sans cesse des clichés éculés sur la littérature populaire. Cette hypothèse n'a d'ailleurs rien d'invraisemblable, puisque nous savons que la même technique de propagande était utilisée par l'autre camp, celui des Croisés. On se rappellera, par exemple, la vogue que connut la légende de Saladin dans l'Occident médiéval et les fins idéologiques qu'elle a pu servir. On peut enfin se demander, dans le cadre d'une interrogation nouvelle sur ces problèmes, si l'on peut mettre dans le « même sac », celui de la littérature populaire, des *siyar* comme celles des Banū Hilāl, Ḏū-l-Himma, Sayf b. Ḏī Yazan et celles de Baybars ou ʿAntar, et si elles n'ont pas été conçues dans des contextes historiques et des buts différents. Nous avons bien conscience que la préface d'un ouvrage s'adressant au grand public n'était pas le lieu d'une recherche scientifique. L'essentiel, cependant, n'était pas d'apporter une réponse, mais de donner à penser, de susciter des questions en interrogeant les textes et en les rendant de nouveau à la vie.

La présentation du cadre historique dans lequel a été conçu le *R.B.* ne laisse pas de surprendre elle aussi. Certes, l'époque à laquelle a pris naissance le récit est bien campée. Les guerres menées par les Ayyubides et les Mamluks contre les Croisés, l'effervescence ismaélienne et la hantise du péril mongol y sont bien décrites. Mais que doit penser le grand public des multiples passages où sont mentionnés café (I, 44), tabac (I, 53), journal (I, 214), armes à feu (IV, 166) et titres ottomans (IV, 218 n. 147) ? Il aurait été sans doute nécessaire de préciser, même brièvement, l'évolution historique connue par le texte, plutôt que d'évoquer des anachronismes, qui n'en sont d'ailleurs pas. Le « violent sentiment anti-turc » (I, 33) manifesté par le *R.B.* n'est peut-être pas simplement dirigé contre l'aristocratie militaire ottomane, mais peut-être aussi contre l'élite mamluke elle-même. Si tous ces éléments sont « purement imaginaires ... et constituent plutôt un essai d'interprétation par un public populaire arabe du XIX[e] siècle de son vécu quotidien » (I, 34), si « les événements du XIII[e] siècle sont interprétés par référence aux conditions du XIX[e] » (I, 35), il aurait fallu le montrer plus clairement, en révélant les multiples strates historiques

BCAI 6 (1989) G. Bohas & J.-P. Guillaume: Roman de Baibars, t. I-IV, recensé par P. Coussonnet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

inscrites dans le récit. Cela aurait sans aucun doute aidé à la compréhension du texte et lui aurait donné plus d'intérêt encore en montrant comment un ouvrage précis, possédant des fonctions particulières à une époque donnée, s'est progressivement transformé, sous l'influence des facteurs qu'il restait à définir, en remplissant à chaque nouvelle étape de son histoire des fonctions variées.

On aurait de même apprécié que soient davantage mises en évidence les frontières entre réalité historique et imaginaire. Nous ne savons rien de l'enfance et de la jeunesse de Baïbars et peut-être y aurait-il eu intérêt à expliciter et ou à interpréter les constructions mythiques échafaudées par le *R.B.* autour de celles-ci (IV, 20), et dont le sens est relativement clair pour l'anthropologue ou le mythologue. Le lecteur aurait peut-être aussi souhaité savoir pourquoi les membres de cette si redoutable secte des Assassins sont devenus dans l'ouvrage des musulmans « parfaitement orthodoxes » (IV, 22). L'on nous parle enfin des trois grands groupes des versions du *R.B.*, ceux des traditions du Caire, de Damas et d'Alep (II, 13). Même si « aucune des versions n'est *a priori* plus ' authentique ' que les autres » (II, 13), on aurait aimé que ces trois groupes soient un peu plus évoqués et leurs caractéristiques et différences essentielles mises en valeur (I, 35).

Et puisque nous parlons Histoire, on regrettera à ce propos les nombreuses erreurs ou imprécisions émaillant les deux premières préfaces et les notes complétant les quatre volumes. Ainsi I, 25-26, sur le nombre de mamluks commandés par un émir et l'origine des subsides perçus par les mamluks (cf. les études d'Ayalon à ce sujet); I, 26, l'expression *awlād al-nās* est un terme technique et ne désigne pas de simples « fils de famille »; même page : il est exagéré et faux de dire que les Mamluks se tenaient « dans un isolement volontaire de la population locale »; voir de même : I, 46 n. 9; I, 222 « zarmouseh »; II, 134 n. 141, 149 n. 54. Un certain nombre de termes ne sont pas traduits ou explicités, ou le sont quelques pages ou quelques tomes plus loin : I, 41, *Tchawich Alam* (expliqué entre crochets, sans que soit précisée l'origine du rajout, en II, 287); I, 49, *khâqân* des deux mers; I, 106, *bachagha*; I, 184, *khawand*; I, 253, *chembels*, expliqué en III, 360 n. 104; II, 286, turcs *bahâdarî*; IV, 211, 213, 221, *sabil*, *waqf*, *mohtasib*, etc. On se demande bien d'ailleurs pourquoi ces mots, ces trois derniers par exemple, ne sont pas traduits. Peut-être faut-il y voir une volonté de faire un peu plus « couleur locale »...

Ces propos nous amènent au problème essentiel, celui de la traduction du *R.B.* On ne peut que savoir gré aux traducteurs d'avoir pris en considération les différents niveaux de langue employés dans la *Sīra* et d'avoir tenté de nous rendre sensibles « toutes les ressources de la langue écrite et parlée y compris de certains ' jargons ' spécialisés, tels le sabir turco-arabe des mamluks ou la *lingua franca* des Francs..., extraordinaire diversité linguistique qui est l'un des charmes du Roman » (I, 36). La multiplication de ces expressions turco-arabes non traduites dans le texte, ou celle de termes courants, comme nous l'avons déjà signalé, à seule fin de faire plus « couleur locale », finit cependant par être lassante, sinon fastidieuse, une note renvoyant à leur explication en fin de volume. On voit mal ce que désignent certaines expressions, tels ces nobles du premier volume (I, 49, 63), et l'on ne s'explique pas non plus que les versets du Coran mentionnés dans le texte ne soient pas précisés (IV, 103, « Toute âme... » : Cor. III, 175; XXI, 35; XXIX, 57). Les emplois innombrables de termes d'argot, la profusion des injures et l'utilisation excessive du verlan, plaisants dans un premier temps, finissent par manquer leur but et, au lieu d'une truculence et d'une verdeur rabelaisiennes de bon aloi, ne forment plus qu'une prose au

BCAI 6 (1989) G. Bohas & J.-P. Guillaume: Roman de Baibars, t. I-IV, recensé par P. Coussonnet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

rabais dont les relations avec le texte arabe ne paraissent pas évidentes. D'où proviennent, par exemple, ces « desperados » (IV, 291) et ces drogués « en pleine fumette » accrochés à leurs « shiloms » (IV, 46-47)? Peut-être ne faut-il voir là qu'un des nombreux anachronismes du *R.B.*, comme semble l'être de même l'utilisation d'un autre jargon (« Cré vingt dieux! Çui-là qui dit que les armes sont à toué, j'lui faisons sauter la tête avec mon chtit coutiau », IV, 193), influence manifeste du *chtimi*, patois du Nord de la France, sur la langue du *R.B.* Mais, pis que ces excentricités, l'obscénité hénaurme et le vocabulaire ordurier de l'osta Otmân, ne cessant de chanter pouilles au premier venu, finissent par rebuter le lecteur et le poussent à refermer l'ouvrage et à abandonner sa lecture, conservant ainsi une bien piètre image de ce chef-d'œuvre de la littérature universelle. Certes, il est difficile de juger d'une traduction quand les textes d'origine ne sont pas accessibles, mais nous avons peine à croire que cette *Sīra* soit le seul texte arabe à posséder un semblable « langage ». Nous doutons que les auteurs aient réussi à « faire partager au lecteur français du *R.B.* le plaisir [qu'ils ont] eu à le lire dans l'original » (I, 36), plaisir que, quant à nous, nous n'avons malheureusement pas goûté.

Patrice COUSSONNET
(I.F.A.O., Le Caire)

USĀMA b. MUNQIḎ, *Kitāb al-iʿtibār*, édition critique établie par Dr Qāsim al-Sāmarrā'ī. Al-Riyāḍ, Dār al-aṣāla li-l-ṭaqāfa wa-l-našr wa-l-iʿlām, 1407/1987. 267 + XXIX + 5 p.

Cette nouvelle édition critique de l'autobiographie d'Usāma b. Munqiḍ mérite tous les éloges. Q.S., un excellent connaisseur de l'arabe classique (cf. ses « New Remarks on the Text of Ibn Ḥazm's Ṭawq al-Ḥamāma », *Arabica*, XXX, 1983, p. 57-72), ne s'est pas contenté d'établir son édition à partir des leçons professées par H. Derenbourg et Ph. Hitti. Il a procédé au préalable à une nouvelle lecture du manuscrit unique de l'Escurial qui présente les grandes difficultés que l'on sait : les lettres, en effet, n'y portent aucun signe diacritique; l'ouvrage, par ailleurs, fourmille de noms de localités en Syrie qui sont pratiquement inconnus et ont été transcrits, par conséquent, de façon incorrecte par les éditions précédentes. Q.S. les a corrigés et, ce n'est pas là son moindre mérite. C'est seulement après avoir établi sa propre leçon que le nouvel éditeur a consulté le travail de ses deux prédécesseurs et y a introduit les corrections qui s'imposent. Le résultat est à la hauteur du livre d'Usāma considéré par quelques-uns comme unique dans les annales de la littérature arabe classique. Quatre aspects éminemment positifs sont à relever dans cette nouvelle contribution : (1) les localités, aux environs de 200, ont été identifiées; (2) le même traitement est réservé aux personnages qui interviennent dans cette fresque consacrée à l'histoire des Croisades établie par un prince guerrier mort nonagénaire en 584/1188; (3) l'éditeur explique de façon succincte les termes dialectaux, les mots turcs ou persans fort nombreux dans le vocabulaire technique concernant les armes et les divers grades administratifs et militaires; (4) Q.S. a procédé à une collation, à part, des passages présumés de l'*Iʿtibār* cités par les sources secondaires et attribués à Usāma sur la base de critères stylistiques et thématiques. Cette probité mérite tous les éloges. Tout cela doit être relevé et souligné car la tâche était extrêmement ardue; on peut donc parler d'édition nouvelle et non de réédition.

BCAI 6 (1989) G. Bohas & J.-P. Guillaume: Roman de Baibars, t. I-IV, recensé par P. Coussonnet
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net